

AU CONCERT CHEZ SOTTAS

L'usine de métal à l'unisson

Pendant trois jours, les gars de Bernard Sottas n'ont quasiment travaillé ni le fer, ni l'acier, ni l'aluminium. Miracle: la halle industrielle bulloise est devenue pour un soir la plus grande salle de concert de la région. La mue s'est opérée en douceur.

«J'irai mieux dimanche soir. J'espère qu'on n'a rien oublié et qu'il y aura assez de monde pour le parking, le vestiaire et le reste.» Ainsi parle Thierry Favre, cheville ouvrière de la métamorphose de la halle Sottas en salle de concert classique. Le concierge de l'entreprise bulloise donne en ce samedi matin les dernières instructions au personnel mobilisé pour l'opération. Clin d'œil: il porte le T-shirt noir de Kronos, l'opéra-rock joué ici même en décembre 1994.

Les employés s'y sont mis à une trentaine dès vendredi, jusqu'aux alentours de 22 heures. Outils, établis, élévateurs, barres et cadres métalliques, bonbonnes de gaz, palettes et autres échelles ont pris le chemin du couvert situé à l'extrémité de l'entreprise. Un bon coup de balai et la menuiserie métallique longue de 126 mètres est prête à accueillir un parterre de chaises de spectacle.

L'alignement en demi-cercle prouve la minutie qui est celle des constructeurs. Le patron, Bernard Sottas, n'en revient pas: le résultat est impeccable quand bien même tout a été fait à l'œil! Au premier étage, la galerie s'est vu affubler d'une tribune. Reste encore à monter le podium et les gradins pour les exécutants du *Requiem* de Verdi.

En polo et baskets, l'industriel ne néglige aucun détail, déniche des vases insoupçonnés pour la décoration florale dont s'occupe son épouse. Mince: il aurait fallu fermer le fond de l'usine à l'aide d'une grande bâche. «La prochaine fois», lâche le *self made man* qui n'aime pas faire plusieurs fois la même chose. N'empêche qu'il a finalement dit oui aux organisateurs du Festival

Corboz. «On a plus de méthode cette fois», compare-t-il. C'est qu'il y a déjà eu deux premières éditions. En avril 1993, l'entreprise ouvrait ses portes à la Simfonietta de Bâle, puis l'année suivante à Kronos.

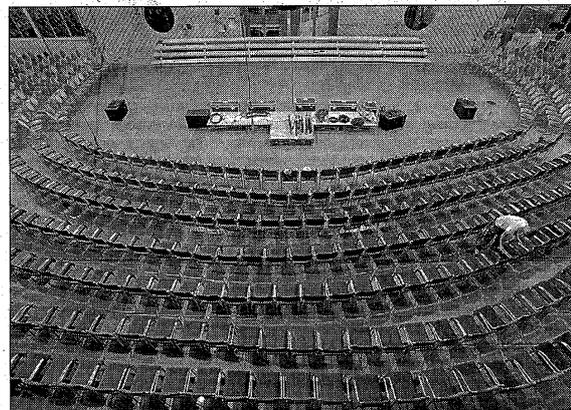
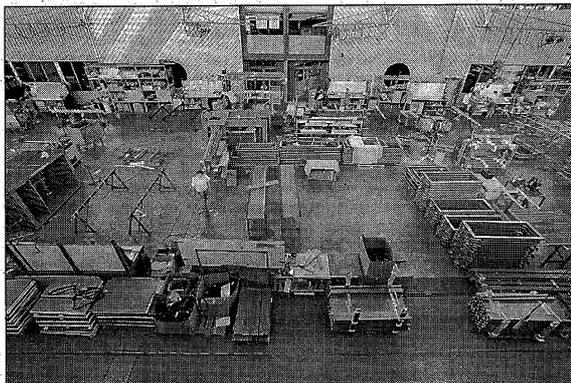
La société créée en 1982, qui compte aujourd'hui 192 employés, n'est plus à un coup près. Bernard Sottas ne nie pas l'impact médiatique, comme en témoignent les logos mis en évidence derrière les chaises. Mais les retombées en terme d'image et de dynamisme seront partagées: «Elles profitent à l'ensemble de la branche des constructeurs métalliques et à toute la région.»

Surtout, une telle aventure sollicite l'esprit d'initiative des uns, rompt la routine quotidienne des autres, leur offre à tous l'occasion d'assister gratuitement à un concert classique dont ils ne sont pas forcément des habitués. «Un moment de récréation bienvenu», témoignent plusieurs collaborateurs.

«Du classique à l'usine, écoutez, c'est superbe.» Les essais de sonorisation viennent de commencer. Bernard Sottas s'enthousiasme d'autant plus. «D'où vient l'absorption surprenante de cette salle qui résonne finalement moins que prévu», interroge Hans Fuchs, responsable de la sono. Bernard Sottas pointe le plafond et les parois latérales truffées de panneaux absorbants (de la tôle perforée). Il s'agissait à l'origine de préserver au mieux l'environnement sonore des ouvriers. Mais deux parois métalliques disposées sur le côté gauche renvoient trop la musique. Décision est prise de les recouvrir d'un drap pour atténuer le phénomène. Globalement, les techniciens jugent le résultat plutôt étonnant.

Pour l'enregistrement, confié aux soins de Joseph Rotzetter, de Senèdes, les choses se corsent. Difficile de trouver l'emplacement idéal des micros pour que le son direct de l'orchestre et du chœur ne soit pas étouffé par les haut-parleurs. «Le résultat sonore sera un peu coloré, moins naturel que dans une cathédrale.» Sauf à considérer la halle Sottas comme une cathédrale industrielle...

Quelques heures à peine après l'unique répétition, dimanche, arrivent les premières voitures. Leur flot envahit bientôt toute la zone industrielle et déborde bien au-delà. Tout est prêt: place à Verdi! SJ



L'usine Sottas a subi la fin de semaine passée une mue impressionnante. De son état habituel (photo du haut), elle est devenue salle de concert classique en l'espace de quelques heures

CRITIQUE

VERDI-CORBOZ

«Requiem» entre crainte et prière

Fidèle à lui-même, Michel Corboz a livré une version très intérieure de l'œuvre de Verdi.

La musique est sensible à l'ambiance du lieu. Et dans l'immense halle Sottas, les accords de Verdi ont trouvé un espace à leur monumentale dimension. Certes l'acoustique y est exigeante, notamment pour les nonante chanteurs étalés sur une bonne vingtaine de mètres. La sonorisation, appelée à remédier à ce problème, a tenu ses promesses, une fois l'oreille habituée à ce «double son».

La musique, c'est aussi des images. Comme la lumière du soleil couchant qui, traversant le vitrail industriel de l'usine, caressait la crièrerie blanche du chef, au moment où vibraient les cuivres du *Dies Irae*. Flammes de l'enfer ou image du paradis? Le *Requiem* de Verdi dans la version de Michel Corboz a constamment oscillé entre la prière intérieure et la crainte du Jugement, entre le murmure intime et les frissons de l'effroi. Et c'est probablement cette absence de parti pris qui laisse comme un goût d'inachevé à cette interprétation. A l'évidence, Michel Corboz approche cette musique divine avec la volonté de lui conférer le caractère propre à une *Messe des morts*. Avec le souci de l'éclairer de l'intérieur, de lui insuffler une intimité pressentie.

Mais cette musique-là, avec ses exubérances et ses dramatiques explosions, ne se dompte pas si facilement. Verdi déploie autant d'énergie à répandre la crainte et l'épouvante qu'à dispenser la consolation et l'espérance. Et autant Corboz parvient à des sommets lorsqu'il s'agit de rendre la ferveur poignante du *Libera me*, d'éclairer les lamentations du *Lacrymosa*, de porter la paix – à l'unisson – de l'*Agnus Dei* vers des sommets rarement atteints, autant il freine les élans de ses musiciens dans les tableaux où le caractère lyrique prend le pas sur les ambiances plus religieuses. Ainsi les éclats telluriques du *Dies Irae*, comme les cris de désespoir et d'horreur placés dans certaines pages des solistes, nous ont paru parfois dans une teinte pastel alors qu'ils réclamaient des couleurs vives.

Une basse extraordinaire

Si l'orchestre a peiné parfois à rendre la complexité et la densité de cette musique (l'acoustique n'y est pas pour rien), le chœur est parvenu à faire vibrer ces pages théâtrales d'une intensité souvent émouvante. L'Ensemble vocal de Lausanne a insufflé d'irradiantes couleurs dans la vaste architecture de ce mausolée musical. Tantôt implorant, tantôt vindicatif, le chœur – comme toujours chez Corboz – était le principal acteur de cette prière funèbre.

La réussite de ce concert doit beaucoup à la qualité des solistes, malgré leur difficile tâche de remplir un volume aussi gigantesque. On ne trouve pas assez de mots pour exprimer la qualité de la basse Rudolf Rosen. Chacune de ses interventions est portée par le souci de l'expression et du style, habitée par une présence rarement entendue, notamment dans le murmure troublant du *Mors stupedit*.

La soprano Manon Feubel dispose d'une prodigieuse tessiture et d'une voix capable de faire vibrer les ténèbres et d'habiter le *Libera me* finale d'une apaisante douceur. Et si la mezzo Isabelle Henriquez livre un chant plus intérieurisé, le ténor Lorenzo Carola n'a pas tenu ses promesses, parvenant rarement à habiter sa partition.

Patrice Borcard